



HAL
open science

Le christianisme oriental au sud du Sinaï vu au prisme des graffiti arabo-chrétiens (IX e -XI e siècle)

Anna Lagaron

► **To cite this version:**

Anna Lagaron. Le christianisme oriental au sud du Sinaï vu au prisme des graffiti arabo-chrétiens (IX e -XI e siècle). *Les Annales Islamologiques*, 2018, vol 52, pp. 81-106. 10.4000/anisl.4277 . hal-02608829

HAL Id: hal-02608829

<https://amu.hal.science/hal-02608829>

Submitted on 16 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le christianisme oriental au sud du Sinaï vu au prisme des graffiti arabo-chrétiens (IX^e-XI^e siècle)

Anna Lagaron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anisl/4277>

DOI : [10.4000/anisl.4277](https://doi.org/10.4000/anisl.4277)

ISSN : 2429-2850

Éditeur

IFAO - Institut français d'archéologie orientale

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2018

Pagination : 81-106

ISBN : 978-2-7247-0751-9

ISSN : 0570-1716

Référence électronique

Anna Lagaron, « Le christianisme oriental au sud du Sinaï vu au prisme des graffiti arabo-chrétiens (IX^e-XI^e siècle) », *Annales islamologiques* [En ligne], 52 | 2018, mis en ligne le 16 décembre 2019, consulté le 05 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anisl/4277> ; DOI : [10.4000/anisl.4277](https://doi.org/10.4000/anisl.4277)

ANNA LAGARON*

Le christianisme oriental au sud du Sinaï vu au prisme des graffiti arabo-chrétiens (IX^e-XI^e siècle)

♦ RÉSUMÉ

Cet article s'inscrit dans le domaine de la graffitologie et livre l'étude d'un corpus encore largement méconnu. Répertoriés entre 2001 et 2005 par la mission japonaise au Sinaï (Dir. M. Kawatoko), les graffiti arabes chrétiens présents en grand nombre dans le sud de la péninsule n'avaient, cependant, jamais livré leurs contenus. L'étude des sources du point de vue des formulaires, de l'onomastique et de la paléographie ainsi que la contextualisation historique et épigraphique apportent un éclairage sur l'histoire du christianisme oriental dans la région. L'exploitation des données permet en outre d'esquisser le profil de ces pèlerins chrétiens convergeant vers le Mont Sinaï et informe sur la fréquentation des routes aux époques abbassides et fatimides.

Mots-clés : christianisme oriental, épigraphie arabe, graffiti, Moyen Âge, pèlerinage, Sinaï

* Anna Lagaron, Doctorante, Université Aix-Marseille, IREMAM, alagaron@mmsch.univ-aix.fr

♦ **ABSTRACT**

This article is inscribed in the field of graffitology and it presents the study of a corpus which still largely unknown. Collected by the Japanese mission in Sinai (Dir. M. Kawatoko) between 2001 and 2005, the Christian Arab graffiti present in large numbers in the south of the peninsula, had never delivered their contents. The study of these sources, from the point of view of forms, onomastics and paleography, as well as historical and epigraphic contextualization, shed a light on the history of Eastern Christianity in the region. The exploitation of the data makes it possible to outline the profile of these Christian pilgrims converging on Mount Sinai and informs about the frequentation of the roads at the Abbasid and Fatimid times.

Keywords: eastern christianity, Arabic epigraphy, graffiti, Middle Ages, pilgrimage, Sinai

* * *

Introduction

La péninsule Sinaïtique et plus particulièrement le sud de celle-ci suscitent l'intérêt de longue date. Connue dans l'Ancien Testament comme la Terre d'errance des Israélites et lieu de révélation des tables de la Loi, cette région a attiré de nombreux voyageurs et pèlerins qui se sont aventurés sur les traces de leurs ancêtres, nous livrant ainsi le récit de leurs périples, parfois engagés au péril de leurs vies. On ne compte plus aujourd'hui le nombre de récits qui nous sont parvenus relatant des pérégrinations et dont témoignent, pour la plupart, des centaines d'inscriptions qui jalonnent les routes. L'une des plus anciennes mentions est celle du marchand Alexandrin Cosmas Indicopleustes qui parcourut la péninsule vers 530 et affirma que ces inscriptions révélaient les étapes des Hébreux lorsqu'ils avaient suivi Moïse et représentaient ainsi le témoignage de leur errance¹. Cette description topographique servit ensuite de guide à ses successeurs désireux de découvrir les traces laissées par leurs ancêtres, mais ce n'est qu'au cours du XVIII^e siècle que ces inscriptions deviennent l'objet d'études historiques.

Les premiers relevés ont été effectués par des voyageurs en quête de vérité biblique qui cherchaient à identifier les traces des campements des Israélites. Leur intérêt portait donc exclusivement sur les inscriptions dites sinaïtiques. C'est lors de ces premières campagnes que quelques spécimens des différents types d'inscriptions présents ont été relevés, permettant de répertorier les premiers graffiti arabes du Sud-Sinaï. Publiés au sein d'un corpus plus large, leur étude a été négligée jusqu'à la fin du XIX^e siècle². À partir de cette époque, durant

1. Starcky, 2003, p. 1992.

2. Pococke, *A Description of the East and Some Other Countries*; Coutelle, *Description de l'Égypte*; Lepsius, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopien*; Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule Arabique*; Euting, *Sinaïtische Inschriften*.

laquelle ont débuté les études spécifiques en épigraphie arabe, quelques scientifiques décident de porter un regard de spécialiste sur des graffiti de la région³. Toutefois, ce n'est qu'au début du ^{xxi}e siècle qu'une campagne de relevés de grande ampleur est réalisée au Sud-Sinaï à l'instigation de la mission archéologique japonaise aux côtés de l'équipe du Conseil suprême des antiquités égyptiennes⁴.

Le corpus d'étude

L'ouvrage dirigé par l'archéologue Mutsuo Kawatoko, intitulé *Ancient Arabic Rock Inscriptions in South Sinai* (2006), est le fruit d'une vaste campagne de prospections réalisée de février 2001 à janvier 2005, dans plus de 27 *wādī*-s du sud du Sinaï. Plus de 250 graffiti arabes purent être relevés et furent publiés en 2006. Ce travail de prospections avait été engagé à la suite de la découverte de la plus grande concentration de graffiti en Égypte : 1710 textes dont 966 en arabe⁵ relevés au Ġabal Nāqūs à une quinzaine de kilomètres au nord de la ville d'al-Ṭūr. Néanmoins, aucune publication de ces graffiti n'a été effectuée par l'équipe japonaise et, à ce jour, aucun ouvrage n'a fait état des résultats des recherches entreprises dès les années 2000. Du côté égyptien, le chercheur Muḥammad Ḥilmī M. Muṣṭafā, qui œuvrait aux côtés de l'équipe de Kawatoko, a réalisé sa thèse de doctorat en 2010 sur les graffiti arabes du Sud-Sinaï d'époque médiévale et plus particulièrement sur un groupe de 113 graffiti provenant de la région du Ġabal Nāqūs et de 58 provenant du Wādī Mukattab⁶. Bien que cette thèse n'ait pas été publiée, les données relatives au corpus ont été extraites et mises en ligne sur la plate-forme numérique *The Digital Library of Inscriptions and Calligraphy* (DLIC)⁷, donnant ainsi un accès facilité aux inscriptions sous forme de photographies et de fac-similés.

C'est lors d'une précédente étude réalisée sur la totalité du corpus publié par la mission japonaise qu'un ensemble d'une centaine de graffiti arabes chrétiens a pu être mis en évidence⁸, ouvrant ainsi le champ des études en épigraphie arabe chrétienne. Le réexamen de la publication de Kawatoko adjoint aux données publiées par le DLIC a occasionné l'ajout

3. Stickel, Verworn, « Arabische Felseninschriften bei Tôr » ; Sharon, 1993.

4. Kawatoko *et al.*, 2006 ; Muṣṭafā, 2010.

5. Kawatoko, Tokunaga, 2006, p. 221.

6. Cette thèse réalisée en 2010 sous la direction de Amāl Aḥmad al-ʿUmrī à l'université de Helwan au Caire est intitulée : *al-Nuqūš al-kitābiyya al-ʿarabiyya bi-ġanūb Saynāʾ fi al-qurūn al-sitta al-ūlā li-l-ḥiġra/min al-sābiʿ ḥattā al-ṭānī ʿašar al-milādī (min ḥilāl maġmūʿat muḥarbašāt manāṭiq Ġabal al-Nāqūs wa-Wādī Mukattab – Dirāsa āṭariyya fanniyya)*. Celle-ci porte essentiellement sur l'étude de l'onomastique, de la paléographie et offre également une comparaison avec les graffiti du Ḥiġāz.

7. Il s'agit d'une base de données recueillant de nombreuses inscriptions en hiéroglyphe, arabe, turque, persan et grec. Le projet a été initié par le *Writing and Scripts Center* affilié à la Bibliothèque d'Alexandrie dans les années 2010 et il a pour but de permettre l'accès aux ressources au plus grand nombre et de faire de cette Bibliothèque numérique l'une des plus importantes bibliothèques spécialisées dans le domaine des inscriptions et des écritures sur internet.

8. Lagaron, 2013. Les graffiti de l'ensemble du corpus ont été mis en évidence et traités systématiquement dans une étude quantitative. Une étude d'un échantillon de 50 graffiti avait ensuite été menée.

de quelques éléments au corpus. La publication japonaise avait permis d'isoler 112 graffiti de type chrétien dont 80 % proviennent du Wādī Mukattab, situé sur la portion de route reliant le Sud-Sinaï à Suez, les autres étant localisés dans un réseau de *wādī*-s de la portion de la route reliant 'Aqaba. C'est également du Wādī Mukattab que sont extraits 55 des graffiti chrétiens publiés par le DLIC. Les fac-similés et photographies en ligne nous permettent d'accéder à des informations supplémentaires, qui nous ont permis de faire des relectures des fac-similés de Kawatoko. Sur les 113 graffiti provenant du Ġabal Nāqūs, trois ont été identifiés comme chrétiens et ont été ajoutés au corpus. Le nombre total de graffiti arabo-chrétiens étudiés se porte à 115 éléments provenant ainsi de Wādī Mukattab et Wādī Nisrīn, à l'ouest, du Riḍān Šukī'a et du Wādī al-Ḥaġġāġ, à l'est, ainsi que du Ġabal Nāqūs, au sud-ouest.



Fig. 1. Carte du Sinaï (A. Lagaron).

Les graffiti chrétiens : une source inédite

La graffitologie en tant que branche de l'épigraphie arabe est une discipline qui étudie systématiquement le contenu des inscriptions gravées dans la roche, peintes ou tracées sur des revêtements divers. Ces graffiti sont certes de l'écriture, mais ils constituent également des objets matériels, et représentent à ce titre une source aussi utile pour l'histoire que pour l'archéologie. Véritables « textes archéologiques », les graffiti permettent en effet de reconstituer une certaine histoire plutôt privée. Il s'agit de témoignages populaires, fruits de motivations personnelles, qui forment des textes privés et originaux. Ils n'ont jamais été soumis à une recopie

ultérieure qui aurait pu altérer le texte initial tant sur le fond que sur la forme. Hormis une éventuelle autocensure que les lapicides ont pu s'imposer à eux-mêmes, ces textes n'ont jamais subi de censure linguistique, religieuse ou politique et constituent une source d'information importante sur la société arabe. Dans le cas de cette étude, l'étude des graffiti éclairera l'histoire des chrétiens de langue arabe qui ont parcouru ou peut-être même vécu dans le sud du Sinaï.

Les graffiti arabo-chrétiens de cette région sont principalement gravés dans des roches gréseuses qui bordent les nombreux *wādī*-s sillonnant le paysage du sud du Sinaï. Il s'agit essentiellement d'invocations religieuses (83 %) ou de mentions de passages (16 %). Les informations linguistiques, onomastiques et paléographiques qui peuvent être extraites de leur étude apportent un éclairage sur leurs provenances et leurs destinations, sur leurs origines et leurs objectifs. Ils se caractérisent de diverses façons : la plus explicite est bien évidemment la présence de croix qui viennent parfois « signer » des invocations ou de simple mention de passage. Ensuite, c'est essentiellement par l'étude du répertoire que l'on peut différencier une inscription chrétienne d'une inscription musulmane. L'étude des formulaires révèle, en effet, un vocabulaire et des invocations bien spécifiques et l'étude de l'onomastique permet aussi parfois de reconnaître des individus aux noms incontestablement chrétiens.

Le présent article propose d'observer le christianisme oriental au prisme de ces sources inédites que sont les graffiti arabo-chrétiens. Les chiffres et statistiques qui sont donnés dans cette étude sont le fruit d'un travail préliminaire effectué sur le corpus du sud du Sinaï dans l'état actuel des recherches⁹. Cette étude se développera en trois temps. Le premier sera consacré à l'étude des sources du point de vue des formulaires, de l'onomastique et de la paléographie ; le second sera dédié à un extrait de corpus : quatre cas représentatifs des spécificités chrétiennes seront donnés ; le troisième sera réservé à une contextualisation épigraphique d'abord, puis, historique.

Étude des sources

Étude du répertoire chrétien

Notion de péché et invocations des figures bibliques : des spécificités chrétiennes

Outre la présence épisodique de croix jouxtant certaines mentions de passages ou de simples signatures, la plupart des formulaires chrétiens comportent des invocations religieuses construites généralement sur un même modèle. Elles sont introduites par *yā rabb* « ô seigneur » suivi de l'un des trois impératifs : *iġfir* « pardonne », *irḥam* « aie pitié » ou *uḍkur* « souviens-toi » ou parfois des termes *iġfir* et *irḥam* couplets. Sur les 95 invocations du corpus, 50 % sont dotées de l'expression : *ʿabduka al-ḥāṭī* ou (au pluriel) *ʿabiduka al-ḥuṭāh* « ton(tes) serviteur(s), le(s) pécheur(s) » suivi par le/les nom(s) du/des personnage(s) concerné(s). Il peut également

9. Ce corpus représente, pour l'heure, la plus grande concentration de graffiti chrétiens et il constitue une part conséquente de ma thèse de doctorat consacrée aux graffiti chrétiens d'Égypte et de Palestine à l'époque médiévale (VIII-XIV^e siècle), sous la direction de F. Imbert à l'université d'Aix-Marseille.

y être fait demande de pardon des péchés et des fautes « *al-ḥaṭāyā, al-dunūb* ». La place des éléments est parfois interchangeable, l'invocation divine peut suivre l'impératif et le nom de la personne peut être inséré entre le terme serviteur et celui de pécheur mais elle se compose généralement de la sorte. C'est ce que l'on appelle la formule type.

Le terme *rabb* se trouve également au sein d'invocations islamiques anciennes notamment au Néguev ou dans la péninsule Arabique¹⁰ mais celles du sud du Sinaï semblent réservées seulement aux chrétiens, ceci ayant été déterminé par l'onomastique, la présence de croix et le contexte de gravure. Mais ce qui en fait véritablement une formule type chrétienne, c'est la notion d'erreur et de péché par l'emploi des termes : *al-ḥāṭī* « le pécheur », *al-ḥaṭiyya/al-ḥaṭāyā* « le(s) péché(s) ou le(s) erreur(s) ». En effet, ce terme semble majoritairement employé par les chrétiens, les musulmans préférant les termes : *al-muḍnib* « le coupable », *al-ḍanb/al-dunūb* « le(s) péché(s) » ou « la/les faute(s) ».

Les invocations religieuses peuvent également être faites aux noms des figures bibliques. Celles-ci sont plus rares mais deux cas sont à noter dans le corpus (voir exemple n° 3 et n° 4) : le premier fait appel au Messie Fils de Dieu (*al-Masīḥ ibn Allāh*) et le second à la sainte mère du Messie, la Vierge (*al-sayyida umm al-Masīḥ al-batūl*) et à l'ensemble des saints (*ḡamīʿ al-qiddīsīn*). Le premier cas constitue un certain type d'expression renvoyant à une articulation dialectale des formules de bénédictions, tandis que dans le second cas, il s'agit d'une demande de pardon et de miséricorde demandée par l'intercession de la vierge et des saints avec l'emploi du terme spécifique : *bi-ṣafāʿat*. Cette notion d'intercession est ancienne, elle est en effet issue de la bible et consiste à invoquer Dieu dans certaines circonstances en passant par un intermédiaire plus digne que soi afin d'être certain que la prière soit entendue¹¹. Enfin, lorsqu'il s'agit de demande de souvenir, la formule type est quelquefois complétée par les termes : *fī-malakūtika* « dans ton royaume » ou *fī-malakūt al-samawāt* « dans le royaume des cieux ».

Les formulaires communs : à la croisée des traditions

Les graffiti chrétiens attestent quelquefois de ce que l'on appelle « la contamination des répertoires », c'est-à-dire l'usage de formules typiquement islamiques dans les écrits chrétiens. Ce phénomène d'emprunt est principalement dû à la coexistence des communautés au sein d'une même société. Ainsi, on observe l'emploi d'expressions fréquentes du répertoire islamique telles que : *Raḥīma Allāh man qaraʿa wa-qāla Āmīn* « Que Dieu fasse miséricorde à celui qui aura lu et dit Amen », cité à deux reprises (voir exemple n° 1) et *rabb al-ʿālamīn* « seigneur des Mondes », cité une fois dans le corpus (voir exemple n° 4). On observe également des cas d'utilisation de l'interjection *Allāhumma* « ô Dieu » ou d'invocations formulées avec le terme *taqabbal min* « Accepte de » qui rappellent les demandes, de repentir ou de témoignages, très courantes dans les répertoires arabo-musulmans.

10. Voir al-Rāšid, 1995, p. 162-163 ; Nevo, 2003, p. 368, 370, 372.

11. Renard, 2008, p. 271.

La datation : une affaire de lettrés

Le corpus compte onze inscriptions avec des dates mais seulement neuf sont lisibles. Elles sont datées entre la fin du III^e/IX^e – début du X^e siècle et le V^e/XI^e siècle : 288/901, quatre en 289/901-902, 336/947-948, 344/956-957, 418/1027-1028 et 466/1073-1074. Toutes sont datées en années hégiriennes et quelques-unes comportent la mention du mois également issu du calendrier hégirien. La spécificité de la datation chrétienne est l'emploi éventuel de lettres grecques à valeurs numériques pour noter l'année. Ce système était très utilisé dans les papyrus par les populations chrétiennes d'Orient dont l'influence de la langue grecque était prédominante. Cela correspond aussi à une tradition ancienne consistant à noter la date dans une autre écriture comme en témoigne le graffiti arabe le plus ancien qui se trouve être un graffiti chrétien dont seul la date (470) est écrite en caractère nabatéen à valeur numérique¹². Ainsi, dans le corpus, cinq graffiti comportent une telle datation : quatre sont notés $\sigma\theta$ (voir exemple n° 2) et une $\sigma\eta$ (voir exemple n° 1) soit 289 et 288¹³.

L'onomastique

L'étude de l'onomastique arabo-chrétienne est relativement complexe. Il n'existe pas, en effet, d'indexation des noms chrétiens et ceux-ci sont parfois difficiles à identifier. D'une part, il semble que les chrétiens aient régulièrement eu recours aux noms issus d'un répertoire arabe ancien, islamique ou judéo-chrétien, communs à la société arabe : les noms apparaissant dans l'Ancien et le Nouveau Testament et que l'on retrouve souvent cités dans le Coran sont en effet très usités par les populations arabo-musulmanes. D'autre part, il y a l'utilisation de noms issus de langues étrangères (grec, copte, latin, syriaque) qui peuvent se référer aux apôtres, aux saints, aux anges ainsi qu'aux Pères de l'Église et dont l'arabisation complique d'avantage l'identification de leur origine. Le seul élément conservé est celui des terminaisons en *ūs* ou *os* suivant s'il s'agit du latin ou du grec¹⁴. Aussi, sur le plan de la chaîne onomastique, celle-ci semble différer de l'onomastique traditionnelle arabo-musulmane. Selon Eustache, les chrétiens, à l'inverse des musulmans, ne trouvent pas utile de faire remonter leurs généalogies au-delà du grand-père, il est donc rare de voir se succéder plus de deux *nasab*-s. Les éléments les plus importants et

12. La Borie, 2014 ; Robin *et al.*, 2014, p. 1089-1092.

13. Il est important de signaler que la lecture donnée ici diffère de celle donnée dans les deux publications de référence. Dans Kawatoko *et al.*, 2006, les datations sont notées de la sorte : $\phi\omega\theta$ et $\phi\omega\eta$, les faisant correspondre à 589 et 588. Certes, la notation de l'*oméga* pour la dizaine correspond plus à la forme manuscrite du *pi*, ce qui ne pose pas de problème puisqu'il fait bien correspondre à 80. Cependant, l'usage du *phi* pour la centaine semble erroné puisque d'une part ses fac-similés ne peuvent témoigner d'autre chose que d'un *sigma* ; et d'autre part dans son article intitulé « On the Use of Coptic Numerals in Egypt in the 16th Century » (1992, p. 71), il ne fait aucune référence au fait qu'un *phi* puisse avoir, à la forme manuscrite, une forme se rapprochant du *sigma*. En outre, selon les spécialistes Naïm Vanthieghem (CNRS) et Ruey-Lin Chang (IKAnt) – que je tiens ici à remercier –, il ne peut s'agir que d'un *sigma*. Notons que dans Muṣṭafā, 2010, les lettres grecques ne sont pas retranscrites, seules les équivalences en années grégoriennes données par Kawatoko apparaissent. Aucun commentaire n'est fait sur ces datations.

14. Eustache, 1958, p. 619-628.

les plus stables sont donc les deux premiers : *ism al-mawlid* « le nom de naissance » et le *nasab* « le patronyme »¹⁵. Ainsi, pour l'analyse de l'ononastique du corpus, l'étude a été menée en trois temps : le premier a été axé sur les différents types de noms utilisés (ceux contenus dans les *ism-s mawlid* et ceux des *nasab-s*) et leurs récurrences dans le corpus ; le second a concerné les généalogies et les différentes organisations du nom et le troisième s'est consacré aux *nisba-s* afin d'étudier les différents qualificatifs des lapicides¹⁶.

L'étude a permis d'isoler quatre catégories de noms dont les plus fréquents sont empruntés à un répertoire arabo-musulman ou arabe préislamique qui représentent 48 % du corpus. Viennent ensuite les noms issus d'autres langues à 28 %, puis les noms issus du répertoire judéo-chrétien à 22 % et enfin les noms théophores avec seulement 2 %. Les noms les plus récurrents de la première catégorie sont 'Abbās (7)¹⁷, Ḥalaf et 'Umar (4). Ceux de la seconde sont Ğurayġ (5) « Grégoire ou Georges », Mīnā (4) « Menas » et Quzmān (3) « Cosmas ». Les autres noms ne sont cités qu'une seule fois. Ceux de la troisième catégorie sont : Sulayman (7) « Salomon », Dāwūd « David », Zakīr « Zaccharie » et Yaḥyā « Jean » (4)¹⁸. Enfin, en quatrième catégorie, seulement deux des quatre noms théophores sont réellement révélateurs d'une « christianité ». Il s'agit de 'Abd al-Masīḥ « Serviteur du Messie » et Ḥristū « Christo » – peut-être le diminutif de Christodoulos « Serviteur du Christ » ou Christophoros « Porteur du Christ »¹⁹. On remarque donc que la majorité des noms s'inscrivent dans un patrimoine arabe commun.

En ce qui concerne l'étude de l'organisation du nom et de la présence des généalogies, le corpus a révélé une organisation peu différente de celle attendue. En effet, il est vrai que l'organisation la plus fréquente est celle composée de l'*ism* suivi du *nasab*. Ce qui représente 53 % de ces graffiti. On trouve ensuite 10 % des graffiti avec deux *nasab-s*, et seulement 2 % avec trois *nasab-s*. Trois de ces occurrences mentionnent ainsi quatre générations et deux d'entre elles font référence à un même ancêtre : 'Iqāb qui apparaît à quatre reprises dans le corpus. La qualité des inscriptions qui lui sont relatives (voir exemple n° 4) laisse penser qu'il pourrait s'agir d'une famille importante. Ensuite, l'étude de l'organisation des noms a également révélé la présence de 35 % de noms seuls sans *nasab*.

15. Eustache, 1958, p. 619-628.

16. Les marques d'ononastiques ont été comptabilisées afin d'en extraire des statistiques permettant de mieux appréhender les spécificités du corpus : sur les 115 graffiti du corpus, 103 contiennent des noms et l'on dénombre 244 occurrences. Pour mener à bien la première étude et ne pas fausser les statistiques, le corpus a été étudié de manière approfondie afin d'isoler les noms correspondant à une même personne (29), soit par répétition du nom au sein d'une même inscription ou d'une même généalogie, soit lors de répétition d'une même inscription. Les *nisba-s* (15) et les occurrences illisibles (22) ont également été écartées afin de ne conserver que les noms communs portant ainsi le nombre de noms étudiés à 178. Pour la seconde étude, les statistiques ont été faites sur les 133 occurrences de généalogies présentes dans les 103 graffiti porteurs d'ononastique.

17. Nombre d'occurrences dans le corpus.

18. Les translittérations données sont celles qui sont les plus fréquentes. Ainsi l'on trouve plus de Sulayman que de Sulaymān et plus de Zakīr que de Zakariyyā.

19. Vroonen, 1946, p. 19.

Enfin, les quinze *nisba*-s du corpus ont été analysées. On dénombre ainsi deux *nisba*-s référant à des localisations, en l'occurrence, la ville d'Ayla « 'Aqaba » et qui se trouvent dans des graffiti localisés sur la portion est de la route. On trouve ensuite cinq *nisba*-s relatives aux noms de professions : *al-qissīs* « le prêtre », *al-šammās* « le diacre », *al-ḥaddād* « le forgeron », *al-šaydalānī* « le pharmacien » et *al-šā'iq* « l'orfèvre ». On note également trois *nisba*-s de qualification : *al-mutta'iz* « celui qui écoute bien les conseils », *al-faqīr* « le pauvre » et *al-ḍa'if* « le faible ». Les quatre *nisba*-s restantes n'ont pas pu être clairement identifiées ou déchiffrées. Il est ainsi intéressant de constater que sur la centaine de graffiti localisés sur la portion ouest de la route, aucun graffiti n'indique nettement une localité égyptienne, seule l'une des *nisba*-s difficilement identifiables : *al-Sīsī* peut faire référence à un petit village situé dans l'actuelle périphérie de la capitale égyptienne mais l'interprétation de ce terme est à prendre avec précaution²⁰. Les *nisba*-s de professions révèlent un certain éclectisme et démontrent qu'il est parfois possible d'identifier un chrétien seulement par sa *nisba*.

La paléographie

Dāl-s et Kāf-s archaïques et caractères en biseaux : une datation approximative ?

Les graffiti du corpus d'étude sont inscrits dans une écriture dite « archaïque », mais il s'agit là d'un mode d'écriture hybride, entre coufique anguleux et tendances cursives. Les *rā'* et *zāy* descendent sous la ligne de base ; les *alif*-s n'ont presque plus de départs orthogonaux ; les *'ayn* et *ḡayn* se ferment en forme de triangles inversés. Les *dāl* et *ḍāl* se détachent peu à peu de leurs formes archaïques en *kāf* et le *kāf* final tend lui aussi vers sa forme actuelle, il se redresse, sa hampe s'allongeant en arc brisé. Néanmoins, ces différentes formes peuvent encore coexister dans une même inscription. C'est-à-dire qu'alternativement le lapicide choisit d'utiliser une forme plus cursive ou plus archaïque et anguleuse et ce, même dans les graffiti les plus anciens (voir exemples n° 1 et n° 2). Ces transformations et coexistences des caractères dès la fin du III^e/IX^e siècle semblent persister dans ce corpus jusqu'au début du V^e/XI^e siècle comme l'atteste un graffiti daté de 418/1027-1028 qui comporte dans son formulaire le *dāl* et le *kāf* dans leurs formes archaïques. Quelques points diacritiques sont également notables ; ils sont présents sporadiquement dans dix graffiti. Les lettres les plus fréquemment diacritées sont les *bā'*-s (12), les *yā'*-s (7) et les *nūn*-s (6), viennent ensuite les *ḥā'*-s (2), les *ḡayn*-s (2), le *tā'* (1) et le *fā'* (1).

On observe également un certain nombre de graffiti dont les extrémités des caractères prennent une forme de biseaux. Cette caractéristique apparaît essentiellement au cours de la fin du II^e/VIII^e siècle et le début du III^e/IX^e siècle²¹ et représente d'ordinaire un bon indice de datation. Or une comparaison avec les inscriptions datées du Ḡabal Nāqūs permet de les situer

20. *Al-Sīsī* fait initialement référence au bardot (croisement d'un cheval et d'une ânesse) ou à un petit rat de la campagne égyptienne. Dans un autre attribut géographique, elle peut aussi référer à un village du Cappadoce. Voir al-Zubair, 1991, p. 873.

21. Sourdel-Thomine, 1980, p. 213.

plus généralement au milieu et à la fin du iv^e/x^e siècle²². La fourchette de datation comprise entre le iii^e/ix^e siècle et le v^e/xi^e siècle est ainsi essentiellement due aux difficultés de datations par la paléographie. En outre, aucun graffiti de l'ensemble des corpus des graffiti arabes du sud Sinaï n'est daté au-delà du v^e/xi^e siècle et seulement deux graffiti sont datés de cette période. La date mentionnée la plus tardivement étant 466/1073-1074. Cette rareté des graffiti correspond d'ailleurs à un phénomène qui apparaît plus généralement en Syrie, en Jordanie et dans la péninsule Arabique pendant le v^e/xi^e siècle et le vi^e/xii^e siècle, où l'on assiste à une véritable période d'affaiblissement de la production graffitologique, avant un regain d'activité épigraphique au cours des $vii^e/xiii^e$ et $viii^e/xiv^e$ siècles²³.

Spécificité graphique : la croix

Lors de la collecte des graffiti par l'équipe japonaise, il est rapporté qu'une soixantaine de croix ont été relevées ainsi qu'une dizaine de dessins de cavaliers et de chameaux. Sur les fac-similés et photographies qui ont été étudiés, 56 croix ont pu être identifiées et l'on compte ainsi 32 % de graffiti « signés ». Ce sont des croix grecques caractérisées par leurs quatre bras égaux. Une quinzaine d'entre elles se démarquent avec leurs extrémités bifides, parfois agrémentées de points. La présence de croix grecques semble attester du passage de la communauté melkite²⁴ au sud du Sinaï. Toutefois, il ne faut pas négliger le fait que la croix grecque, dans sa forme simplifiée, a aussi été utilisée par les communautés monophysites d'Égypte²⁵. En voici quelques exemples (dessins d'après les fac-similés de Kawatoko *et al.*, 2006) :

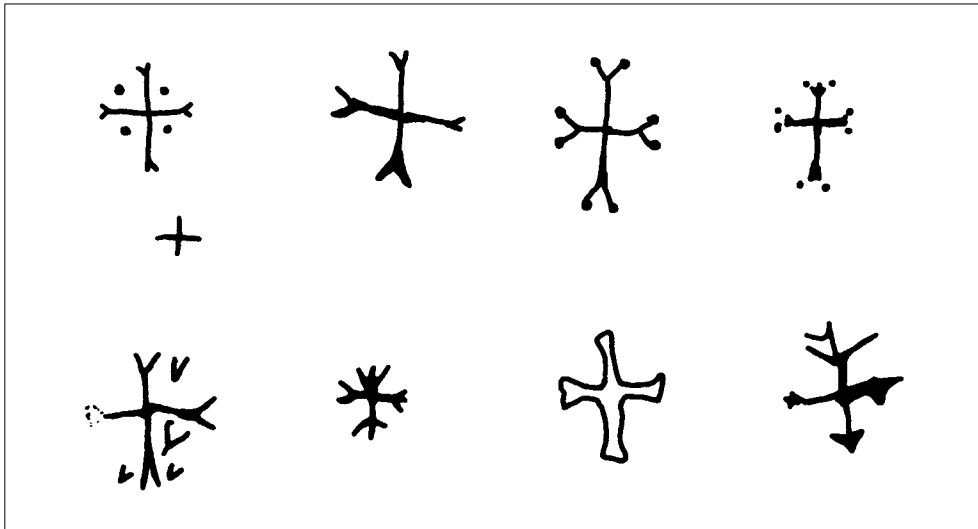


Fig. 2. Exemples de croix (d'après les fac-similés de Kawatoko *et al.*, 2006).

22. Voir p. 15. Sur contextualisation épigraphique.

23. Imbert, 1998, p. 46 ; Kawatoko, Tokunaga, 2006, p. 225.

24. Les melkites désignaient les « royalistes » pro-chalcédoniens et s'opposaient aux monophysites à la suite du concile de Chalcédoine en 451. Voir Leroy, 1979, p. 168.

25. Bourguet, 1991, p. 2164.

Extrait de corpus

Afin d'illustrer au mieux les propos tenus dans la partie précédente, quatre exemples de graffiti ont été sélectionnés. Les deux premiers concernent les graffiti datés du début x^e siècle en lettres grecques dont les formulaires sont particulièrement représentatifs des formulaires types chrétiens les plus courants. Les deux exemples suivants concernent les spécificités relatives aux invocations des figures bibliques.

Exemples 1 et 2 : des formulaires types datés en lettres grecques

N° 1

Il s'agit d'un graffiti de 5 lignes et une croix, gravé dans la roche. Il est inscrit en coufique archaïque à trait épais et se trouve dans un bon état de conservation.

Dimensions : Inconnues.

Date : ša'ḅān 288/juillet 901.

Publications : Mušṭafā, 2010, n° 13, p. 280 ; Kawatoko *et al.*, 2006 : MKTTB 057, p. 42.

١ . يا رب اذكر عبدك الخاطي

٢ . واره سليس بن بطره السيسي رحم

٣ . الله من قراه وقال امين

٤ . وكتب في شعبان سنه

٥ . σπη

1. Ô Seigneur ! Souviens-toi de ton serviteur, le pécheur,
2. Wāriḅ Salīs b. Baṭra al-Sīsī, Que Dieu fasse miséricorde
3. à celui qui aura lu et dit Amen !
4. Cela a été écrit en ša'ḅān de l'année
5. 288/juillet 901

N° 2

Ce graffiti de 5 lignes est gravé dans la roche. Il est inscrit en coufique archaïque à trait épais, dans un bon état de conservation.

Dimensions : 28 × 14 cm.

Date : 289/901-902.

Publications : Mušṭafā, 2010, n° 15, p. 281 ; Kawatoko *et al.*, 2006 : MKTTB 003, p. 17.

- ١ . يا رب ارحم عبدك الخاطي
 ٢ . داود بن جريج واغفر له
 ٣ . خطيته واذكره في ملكوتك
 ٤ . وكتب في سنه σπθ
 ٥ . عمه

1. Ô Seigneur ! Aie pitié de ton serviteur, le pécheur,
2. Dawūd b. Ğurayġ et pardonne-lui
3. ses péchés ; souviens-toi de lui dans ton royaume.
4. Cela a été écrit en l'année 289/901-2
5. (?)

Le graffiti n° 1 donne un bon exemple des différents points évoqués dans la première partie. La première ligne est celle du formulaire type qui conserve dans le mot *‘abduka* une forme archaïque du *dāl* et un *kāf* qui tend à se moderniser. La seconde ligne débute par le nom du lapicide, lequel se compose d'un *ism* et d'un *nasab*. Cet exemple de nom illustre bien la difficulté de déchiffrement des noms chrétiens : le premier nom, composé de deux termes (que j'ai choisi de translittérer *Wārih Salīs*), reste d'ailleurs énigmatique. Le second terme semble être celui de Baṭra²⁶ suivi de la *nisba al-Sīsī* qui, comme nous l'avons mentionné précédemment, pourrait renvoyer à un village de la périphérie du Caire. À la fin de la deuxième ligne se trouve le verbe *raḥīma* « miséricorde » correspondant au début de l'expression : « Que Dieu fasse miséricorde à celui qui aura lu et dit Amen ! », exemple type de la fusion des répertoires puisqu'il s'agit là d'une expression généralement employée dans les textes islamiques. La ligne quatre est réservée à la datation dont l'année est donnée en lettres grecques à la ligne suivante. Le mois de *ša‘bān* 288 correspondant au mois de juillet 901, notons qu'un autre graffiti du Ğabal Nāqūs est porteur de cette même date²⁷. L'inscription se termine par une variante de croix grecque. À proximité de cette inscription, l'on trouve un autre graffiti comportant au moins six noms de personnes et mentionnant la tribu des *banī ‘Umrān* dont la datation est incomplète mais présente quelques caractéristiques communes. La dernière ligne se compose de la même façon : *wa-kutiba fī ša‘bān sanat...* ; et l'on note la présence d'une variante de croix grecque similaire à celle contenue dans l'exemple ci-dessus.

Le deuxième exemple donne la formule complète de répertoire chrétien, on y trouve à la foi la demande de miséricorde, la demande d'expiation des péchés et de souvenir dans le royaume de Dieu. Il comporte également une datation en lettre grecque. L'onomastique est ici représentative des résultats obtenus sur l'ensemble du corpus : Dawūd « David » et Ğurayġ « Grégoire » étant deux des noms les plus usités dans ce corpus. Cette inscription est d'autant plus intéressante qu'elle appartient à un ensemble de sept inscriptions gravées à peu près dans

26. Grohmann, *Arabic Papyri in the Egyptian Library*, p. 242.

27. Muṣṭafā, 2010, p. 225, n° 4.

le même lieu²⁸. Toutes présentent les mêmes caractéristiques paléographiques : trait épais, caractères larges et seul le *dāl* de *ʿabduka* conserve une forme réellement archaïque, les autres *dāl* et *dāl* ont une forme plus manuscrite et le *kāf* final tend à sa forme actuelle. Trois autres sont datées de 289/901-902 en lettres grecques mais aucune ne signale le mois. Deux d'entre elles mentionnent le nom Ḥassān b. Dawūd, probablement le fils de Dawūd b. Ğurayġ. Deux autres reprennent le formulaire relatif au souvenir dans le royaume dont l'une avec la variante « dans le royaume du ciel ». Notons que c'est essentiellement dans ce groupe d'inscriptions que l'on retrouve ce type de formule, un seul autre cas est attesté (voir exemple n° 3).

Exemples 3 et 4 : spécificités des formulaires des fils de ʿIqāb

N° 3

Ce graffiti de 5 lignes, comportant un astérisque est gravé dans la roche et il est inscrit en coufique archaïque à trait épais. L'état de conservation est bon.

Dimensions : 24 × 17 cm.

Non daté.

Publications : Muṣṭafā, 2010, n° 67, p. 219 ; Kawatoko *et al.*, 2006 : MKTTB 069, p. 46.

١ . >X<

٢ . المسيح بن الله

٣ . يذكر سعيد بن

٤ . خلف الشماس

٥ . في ملكوته

1. [astérisque]
2. Que le Messie fils de Dieu
3. se souviennent de Saʿīd b.
4. Ḥalaf, le diacre
5. dans son royaume

N° 4

Ce graffiti de 7 lignes, gravé dans la roche est inscrit en coufique archaïque à trait épais. Il est dans un bon état de conservation.

Dimension : 35 × 26 cm.

Non daté.

Publications : Muṣṭafā, 2010, n° 35, p. 243 ; Kawatoko *et al.*, 2006 : MKTTB 087, p. 55 ; Euting, *Sinaitische Inschriften*, n° 581 ; Coutelle, *Description de l'Égypte*, p. 68, pl. 57.

28. Kawatoko *et al.*, 2006, p. 14-19. MKTTB 001, 002, 003, 004, 004a, b et c.

- ١ . رب ارحم عبيدك الخطاه
 ٢ . خلف واسحق ابني حكم
 ٣ . بن عقاب وارحم يا رب والديهما و ماولدا ولجميع امة
 ٤ . (١) لنصرانية بشفاعة السيدة ام
 ٥ . (١) لمسح (sic) البتول وجميع القديسين
 ٦ . رب العالمن (sic)

1. Seigneur ! Aie pitié de tes serviteurs, les pécheurs
2. Ḥalaf et Iṣḥaq fils de Ḥakam
3. b. ‘Iqāb et aie pitié, ô Seigneur, de leurs parents et ce qu’ils ont enfantés et de l’ensemble de la communauté
4. des Nazaréens par l’intercession de la sainte mère
5. du Messie, la Vierge et de l’ensemble des saints
6. seigneur des mondes

Commentaire

Ces deux exemples présentent des spécificités peu communes au reste du corpus. Dans l’exemple n° 3, le premier point à noter est celui de la présence d’un astérisque qui introduit les propos à suivre. Ensuite, il est intéressant d’observer l’articulation de cette formule. Celle-ci est exprimée à l’inaccompli : « le Messie fils de Dieu se souvient d’untel dans son royaume ». Ce type d’expression renvoie à une articulation dialectale des formules de bénédictions traduisibles par un subjonctif présent : « Que le Messie se souviennne ». Cette formule présente en outre un élément particulier, celui de la filiation du Messie. On remarque qu’il s’agit d’une filiation corporelle induite par l’absence du *alif* du terme *Ibn* qui aurait marqué la distance de sainteté nécessaire pour ce type d’invocation. Ensuite, il convient de porter attention au personnage Sa‘īd b. Ḥalaf qui est manifestement un membre du clergé, puisque le terme *al-šammās* « le diacre » désigne une personne ayant reçu le premier degré du sacrement de l’ordre religieux. Ce nom apparaît dans deux autres inscriptions inscrites par une même main. Dans l’une d’elle, sa généalogie est complétée par le nom b. ‘Iqāb mais malgré cette généalogie plutôt complète, aucun personnage historique n’a pu être, pour l’heure, identifié.

L’inscription n° 4, comporte elle aussi plusieurs points notables dont le principal est celui des invocations divines par l’intercession de la sainte vierge et des saints, qui a été précédemment évoqué. Notons que le dernier terme *al-qiddīsīn* « les saints » est ici mis en résonance avec l’expression *rabb al-‘ālamīn* « seigneur des mondes » qui est d’ordinaire réservée aux répertoires musulmans et rime avec le terme *Āmīn*, attestant ainsi d’une certaine appropriation du répertoire. Dans les premières lignes, l’on peut observer le formulaire type dans sa forme plurielle : l’invocation de miséricorde est d’abord faite pour les deux fils d’un certain Ḥakam b. ‘Iqāb puis pour leurs parents et ceux qu’ils ont enfantés ainsi que pour la communauté Nazaréenne

qui désigne bien évidemment la communauté chrétienne et qui pourrait aussi être traduite en dialectal par « la communauté des chrétiens ».

Cette inscription se trouve en dessous d'une autre inscription de trois lignes qui porte la même généalogie finale Ḥakam b. 'Iqāb que l'épigraphiste Euting lors de son relevé en 1891 avait même copié comme une seule inscription de neuf lignes. L'ancêtre 'Iqāb apparaît à deux autres reprises dans le corpus, l'une dans un graffiti relatif à l'inscription n° 3 présentée ci-dessus et l'autre dans un graffiti de belle qualité qui comporte de nombreuses lettres diacritées dont le *bā'* de 'Iqāb. La vocalisation du nom reste incertaine mais le *ductus* 'ayn/qāf/bā' est connu de l'onomastique arabe et pourrait être vocalisé : 'Uqāb, 'Aqāb/'Aqqāb ou 'Iqāb. Cette dernière prononciation a été retenue car il semble que ce nom soit devenu un nom de famille courant en Égypte²⁹. La récurrence des noms qui apparaissent dans ces différentes inscriptions interroge sur la possibilité d'une descendance commune qui pourrait suivre l'arbre généalogique ci-dessous. Néanmoins, si l'importance de cet ancêtre et de sa famille semble évidente, aucune relation avec des personnages connus n'a pu être établie.

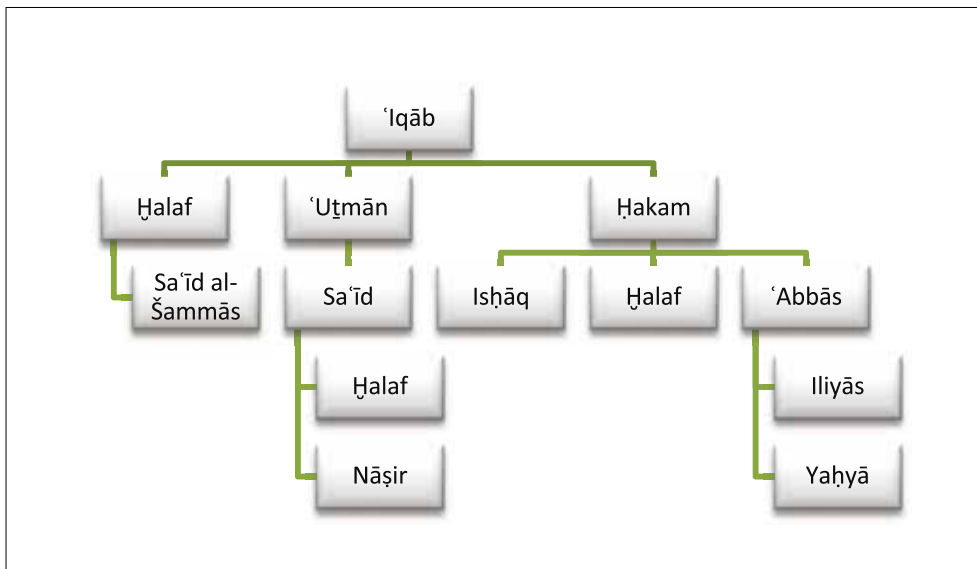


Fig. 3. Généalogie des fils de 'Iqāb (A. Lagaron).

Ainsi, toutes les inscriptions en relation avec cet ancêtre, sept au total, semblent contenir des similarités. Certaines sont réalisées hâtivement et d'autres, précautionneusement, notamment avec le développement des extrémités en biseaux pour deux d'entre elles. Pourtant, la forme des caractères reste la même : *mīm*-s internes anguleux, *fā'*-s finaux toujours sur la ligne de base et les *dāl*, *ḍāl* et *kāf* finaux conservent leurs formes archaïques. De fait, comme pour les exemples 1 et 2 qui présentent des spécificités paléographiques similaires et un environnement épigraphique commun attestant probablement du fait que seuls quelques lapicides sont à l'origine de leurs gravures, la question de la présence de scribes s'est, de fait, posée.

29. al-Zubair, 1991, p. 1190.

La répétition des généalogies est également un phénomène récurrent du Wādī Mukattab et semble attester du fait que les pèlerinages ou voyages s'effectuaient principalement en famille et en groupe.

Contextualisation

Contextualisation épigraphique

Un environnement épigraphique riche

La majorité des inscriptions étudiées se trouve dans le Wādī Mukattab, lieu qui compte à lui seul des centaines d'inscriptions dont plus de huit cents en nabatéen, une centaine en arabe, une cinquantaine en grec, quelques-unes en arménien (5), en géorgien (2), latin (2) et en syriaque (1), ainsi que plus de cent cinquante pétroglyphes dont une cinquantaine de croix³⁰. Ce wādī permettait initialement de relier l'oasis de Fayrān aux anciennes mines de cuivre et de turquoises du Wādī Maḡāra et Sarābiṭ al-Ḥādīm ainsi que de déboucher sur les ports de la côte ouest du sud Sinaï³¹. Emprunté pendant des siècles, cet itinéraire est resté inchangé au fil du temps, et les caravanes continuèrent de l'utiliser jusqu'au début du XIX^e siècle. J.-M.J. Coutelle, membre de la commission des Sciences et des Arts et M. de Rozière, minéralogiste, l'ont emprunté lors de leur visite dans la péninsule. Ils rapportent que ce lieu se trouvait à une heure de marche de la vallée de Fayrān, sur une chaîne de montagnes d'environ 4,5 km entrecoupée de vallées et de ravins. La plupart de ces inscriptions se situaient dans la station du soir de la route du pèlerinage chrétien. Quelques-unes étaient visibles dans les haltes de jour et très peu le long de la route, hormis dans les angles qui sont sur les passages³². Dans le carnet de note de Murray en 1873, il est également stipulé qu'un grand nombre d'entre elles étaient concentrées dans un espace d'environ 1,5 km à l'extrémité inférieure de ce wādī³³. Il s'agissait très certainement d'une station réservée aux pèlerins chrétiens puisque sur les cent douze graffiti arabes du wādī, seule une petite dizaine a pu être attribuée avec certitude à des musulmans³⁴.

La seconde partie des graffiti chrétiens se trouve sur la portion est de la route reliant le sud Sinaï à la Palestine. Il s'agit d'une voie antique dénommée *Haila-Phara* sur la carte romaine dit de « Peutinger »³⁵. Elle permettait de relier l'ancienne Ayla, l'actuelle 'Aqaba à Pharan,

30. Voir The Rock inscription Project – recherche Wādī Mukattab. La localité ne compte qu'une vingtaine de graffiti arabes, nous avons donc ajouté les graffiti relevés dans nos sources de référence. Ceci laisse également présager que les chiffres pourraient être revus à la hausse, mais une étude préliminaire donne déjà une bonne idée de la densité épigraphique dans les sites.

31. Starcky, 2003, p. 1994.

32. Coutelle, *Description de l'Égypte*, p. 294. Les inscriptions sont présentées dans la planche 57 (vol. V) de la *Description de l'Égypte*. 13 d'entre elles sont des graffiti arabes, elles sont intitulées « Différentes inscriptions recueillies sur la route du mont Sinaï ». Les informations de localisation sont données dans le volume VI de l'« État moderne II » (partie II).

33. Manley *et al.* (éd.), 2006, p. 109.

34. Lagaron, 2013, p. 44.

35. Rothenberg, 2003, p. 1987.

l'actuelle oasis de Fayrān en longeant tout d'abord la côte occidentale de la mer Rouge avant de bifurquer vers l'oasis de 'Ayn Ḥuḍra (à mi-hauteur entre Nuwayba et Dahab) qui reliait la piste menant au Mont Sinaï d'abord, puis à Fayrān. Sur la portion de route menant de l'oasis au monastère, un grand nombre d'inscriptions a également été relevé dont la majorité se trouve dans le Wādī al-Ḥaḡḡāḡ³⁶. L'on compte cette fois-ci seulement une centaine de graffiti nabatéens, mais plus de trois cents en grec, environ quatre-vingts en arménien et une dizaine en géorgien. Un petit nombre en latin (6), syriaque (4) et en hébreux (4) ainsi que plus de trois cents pétroglyphes dont environ deux cents croix. Sur cette portion de route l'on compte quatre-vingt-quatre graffiti arabes dont une cinquantaine dans ce même wādī. Néanmoins, seule une petite vingtaine de ces graffiti ont pu être identifiés comme chrétiens.

L'étude du corpus a ainsi révélé des pôles de concentration de graffiti chrétiens : le principal se situe sur la portion ouest, qui atteste vraisemblablement d'une fréquentation importante de cette route, et l'autre, sur la portion est de l'antique route, plus diffuse et moins abondante, témoignant ainsi d'une fréquentation moins forte. À cela vient s'ajouter une localité plus méridionale, le Ḡabal Nāqūs, situé sur le golfe de Suez. Dans cette chaîne de montagne, mille sept cents graffiti ont été relevés dont plus de neuf cent soixante en arabe, quatre cent trente en grec et soixante-dix en latin et seulement huit en copte et un en nabatéen. On dénombre également plus de deux cents pétroglyphes dont quatre-vingt-dix croix³⁷. Comme cela a été mentionné précédemment, aucun ouvrage concernant ces relevés n'a été publié par l'équipe japonaise, et des cent treize graffiti mis en ligne par le DLIC, seulement trois ont pu être identifiés comme chrétiens. Une brève étude de l'ensemble de ce corpus a révélé une prédominance des graffiti arabo-musulmans. Une cinquantaine comporte des professions de foi et atteste ainsi de la présence de pèlerins musulmans avec un pic de fréquentation se situant dans les années 350/950³⁸. La forte présence d'inscriptions grecques et latines et celle de croix renseignent cependant sur l'utilisation de ce débouché maritime par les pèlerins chrétiens et donc de la troisième voie d'accès au mont Sinaï depuis Qulzum que mentionnait al-Maqrīzī au xiv^e siècle³⁹.

Contexte géo-historique

Une géographie administrative et religieuse

Le Sinaï, situé aux confins de l'Égypte et la Palestine, était depuis l'antiquité géo-administrativement scindé en deux grandes parties. Le nord était rattaché à la province d'Égypte et le sud à la Province de Palestine Troisième⁴⁰. La conquête de la région du sud du Sinaï par les troupes musulmanes a vraisemblablement été entreprise dès 634, en même temps que l'ensemble

36. Ce wādī est situé à l'entrée de la piste permettant de rallier l'oasis qui se trouve à environ 2 heures et demi de marche.

37. Kawatoko, Tokunaga, 2006, p. 219.

38. Sur les 113 inscriptions publiées, 23 comportent une date et 18 d'entre elles se situent entre les années 330 et 390.

39. Leroy, 1908, p. 204.

40. Mouton, 2000, p. 28.

du district de Gaza comme le rapporte l'historien byzantin Théophane⁴¹. Cette région fut ensuite reliée au *ğund Dimašq*, lequel englobait la partie sud de la Palestine Troisième⁴². Ce n'est qu'au tournant du x^e siècle que le Sud-Sinaï semble être définitivement rattaché au territoire égyptien, puisque c'est à cette époque que les témoignages des géographes s'accordent sur sa réunification à l'Égypte : dès 846, Ibn Hurdādbih signale que les districts de Qulzum (Suez), al-Ṭūr et Ayla (ʿAqaba) font partie du territoire égyptien⁴³ ; et, dans la première moitié du x^e siècle, lors d'un voyage au mont Sinaï, le géographe Ibn al-Qāṣṣ (m. 947) mentionne que cette région est l'une des provinces égyptiennes⁴⁴.

Néanmoins, si en ce début de x^e siècle, la région est administrativement reliée à l'Égypte, elle reste religieusement unie à la Palestine. En effet, durant tout le Moyen Âge, on observe au Sinaï le maintien de la géographie ecclésiastique de l'époque byzantine. Le nord reste dépendant du patriarcat d'Alexandrie tandis que le sud se rattache au patriarcat de Jérusalem⁴⁵. Ce patriarcat, créé lors du concile de Chalcédoine en 451, eut, en effet, en charge les trois « provinces » de Palestine⁴⁶ jusqu'en 1575⁴⁷. Avec la conquête musulmane, le nord de la péninsule subit un recul important du christianisme⁴⁸, tandis que le sud, presque exclusivement melkite, semble moins touché. Les principaux foyers du christianisme issus des premières implantations chrétiennes dans la péninsule subsistent : Qulzum est toujours attesté comme évêché jusqu'au xi^e siècle⁴⁹ et le monastère de Raithou sur la mer Rouge perdure jusqu'au début du xii^e siècle⁵⁰. Quant au monastère du Mont Sinaï, il prend de l'importance et devient le siège épiscopal de Fayrān entre la fin du viii^e et le début du ix^e siècle⁵¹. Ce nouveau statut et la découverte des reliques de sainte Catherine au sommet de l'un des monts du Sinaï au début du ix^e siècle donnent ainsi une nouvelle impulsion au complexe monastique qui, *a contrario* des autres sites, perdure de nos jours⁵².

41. Mayerson, 1964, p. 166 : « In this year, Abu-Bakr sent four commanders [...] who came and took Heran [Ran or Eran] and the whole district of Gaza. [...] » ; Philip Mayerson émet l'hypothèse que Heran fasse référence à l'ancienne Pharan, dont le nom complet en arabe était Fārān Hārūn.

42. Le Strange, *Palestine Under the Moslems*, p. 32.

43. Mouton, 2000, p. 29.

44. Ducène, 2002, p. 320.

45. Mouton, 2000, p. 58.

46. Vailhé, 1899, p. 53 et 57.

47. Rabino, 1938, p. 82.

48. Voir Mouton, 2000, p. 57-58.

49. Mouton, 2000, p. 61.

50. Kawatoko, 2005, p. 846. Ce monastère aurait servi de fort aux forces musulmanes durant les croisades avant de tomber en ruine, voir p. 849.

51. Mouton, 2000, p. 61 ; Rabino, 1938, p. 80-81. Labib, 1961, p. 7 : « Fayrān, l'ancienne Pharan reste florissante jusqu'au vii^e siècle avant de tomber dans l'oubli au cours du Moyen Âge ».

52. Labib, 1961, p. 29 : « L'on sait qu'en occident ce n'est au cours du ix^e-x^e siècle que la ferveur pour Sainte Catherine commence à prendre de l'importance en occident auprès notamment des ducs de Normandie et sera amplifiée dans la première moitié du xi^e siècle avec le retour des pèlerins et l'arrivée de St-Siméon le Sinaïte porteur de reliques de la Sainte ».

Développements économiques et religieux dans la région

À cette même période, le Sud-Sinaï était une région importante pour le commerce international. Une hausse d'activité est attestée au milieu du x^e siècle, comme en témoignent les graffiti arabo-musulmans du Ġabal Nāqūs et les nombreux artefacts découverts lors des campagnes archéologiques⁵³. Cela correspond à la période la plus florissante du port de Rāya al-Ṭūr et atteste, de fait, d'une importante voie maritime est-ouest transitant par la mer Rouge et le Sinaï avant que la route du Golfe ne se développe dans la seconde moitié du x^e siècle⁵⁴. Une partie des caravanes commerciales devait alors transiter sur la côte ouest du Sinaï pour rallier la côte méditerranéenne, tandis que d'autres transportant le blé en provenance d'Égypte et l'huile de Palestine descendaient vers le sud pour ravitailler les populations locales et monastiques. À ce transit commercial s'ajoutait la traversée des terres par les pèlerins qui, depuis la fin du iv^e siècle, convergeaient vers le mont Sinaï pour prier Dieu au sommet duquel il serait apparu à Moïse pour la première fois. Cet afflux de pèlerins eut certainement un impact positif sur l'économie de la région, engendré par les sommes dépensées sur les routes : salaires des guides, frais de nourriture et d'hébergement, achat de souvenirs, de reliques ainsi que les donations⁵⁵.

Ces pèlerins suivaient un parcours restituant les différentes étapes de leurs ancêtres bibliques, telles qu'elles avaient été identifiées au cours du iv^e siècle⁵⁶. Plusieurs itinéraires étaient connus et l'on s'y rendait d'Égypte et de Palestine. De Jérusalem, l'itinéraire côtier reliait Qulzum en une quinzaine d'étapes. C'est là que se rejoignaient les routes en provenance d'Égypte. Les huit dernières étapes de ce circuit empruntaient ensuite l'antique route menant au Mont Sinaï en passant par le Wādī Mukattab. C'est sur cette portion de route que la plupart des étapes et campements des ancêtres israélites avaient été identifiés. Il s'agissait donc de l'itinéraire le plus fréquenté. Après le recul du Christianisme au nord de la péninsule, il semble que, pour les pèlerins venus de Jérusalem, cet itinéraire côtier ait été délaissé au profit de routes intérieures conduisant au sud en une petite vingtaine d'étapes. Les pèlerins traversaient alors le Néguev à partir de la ville de Nessana jusqu'à Ayla puis longeaient la côte vers le sud avant de bifurquer à l'ouest en passant par le Wādī al-Ḥaġġāġ⁵⁷.

Cependant, concernant les pèlerinages de cette période, peu de récits ont traversé le temps. Hormis le témoignage du pèlerinage expiatoire de Frotmond en 855, aucun autre témoignage direct concernant les pèlerinages des Occidentaux n'a été transmis avant le xiii^e siècle⁵⁸.

53. La mission Japonaise du Middle Eastern Culture Center in Japan a fouillée dans la région de 1984 à 2004 puis en 2005 et 2006 avec la première Mission nippono-koweïtienne. Voir Kawatoko, 2007. Les dernières campagnes archéologiques ont révélé la présence de verreries, de céramiques et poteries en provenance de Syrie, de Palestine, d'Irak, d'Égypte et même de Chine.

54. Kawatoko, 2007, p. 24.

55. Sodini, 1998, p. 124.

56. Maraval, 1985, p. 66.

57. Selon A. Negev, cet itinéraire a été emprunté de l'époque byzantine jusqu'au ix^e siècle, puis de nouveau à partir du xi^e siècle. L'importance de la ville de Nessana comme point de départ pour le pèlerinage au Mont Sinaï y est d'ailleurs notée. Voir Negev, 1977, p. 78.

58. Labib, 1961, p. 23, 33 et 36.

Néanmoins, la mention des sept-cents pèlerins suivant l'Abbé de Sainte Vannes⁵⁹ venus dans la première moitié du XI^e siècle en pèlerinage à Sainte Catherine, laisse penser qu'il y eut tout au long du Moyen Âge, plusieurs vagues de pèlerinages en provenance d'occident⁶⁰. En ce qui concerne les pèlerinages des Orientaux, et plus particulièrement des chrétiens arabes, il n'est, à notre connaissance, d'autre évidence que celle attestée par le foisonnement de graffiti arabo-chrétiens présent dans certains lieux de haltes de ces itinéraires.

Conclusion

La période du III^e/IX^e-V^e/XI^e siècle est une époque de mouvement économique et religieux important pour le sud de la péninsule Sinaïtique et l'on peut penser que le rattachement administratif à l'Égypte a pu jouer un certain rôle dans l'accroissement de ces activités. Pèlerins et voyageurs semblent alors suivre ces routes aux tracés immuables. Et si les sources littéraires sont discrètes sur l'histoire religieuse de cette période, les graffiti attestent, eux, de ces mouvements de populations chrétiennes. L'étude paléographique de certains graffiti a révélé la présence de groupes de personnes probablement accompagnés de scribes. La présence des dates 288/901 et 289/901-902 informe de la régularité du trafic en ce début de X^e siècle. Pour la plupart des autres graffiti, il est difficile de les estimer au siècle près et d'évaluer ainsi la constance de pèlerinages. En effet, comme cela a été évoqué, la paléographie ne permet pas de faire une datation précise puisque les caractéristiques dites archaïques sont encore perceptibles dans une inscription datée de 418/1027. Toutefois, la présence de deux autres inscriptions datées de 336/947 et 344/955 comparées à celles du Ġabal Nāqūs corrobore l'idée d'une période d'activité importante au milieu du IV^e/X^e siècle, du moins du côté ouest de la péninsule, les dates les plus tardives étant situées sur le côté est (418/1027 et 466/1073).

L'étude de ces populations chrétiennes pourrait sembler évidente puisque les inscriptions jalonnant les routes qui convergent au Mont Sinaï et à son monastère, foyer du rite byzantin, pourraient être considérées comme étant le fait de communautés de même rite. Mais il est possible que le Mont Sinaï ait attiré des chrétiens d'autres rites. L'étude des formulaires chrétiens menée sur les corpus d'Égypte et de Palestine ne permet pas de différencier les communautés. Il est donc difficile d'affirmer qu'il s'agit de melkites, même si aux vues des contextes épigraphique et historique, cela reste le plus probable. La présence de monophysites en provenance

59. Labib, 1961, p. 33, 34. Richard II le Bon (993-1027) ne pouvant entreprendre le pèlerinage paya les dépenses pour le pèlerinage.

60. Il est possible que les pèlerinages occidentaux reprennent après la disparition du calife al-Hakim (1021) dont les exactions contre les chrétiens et les destructions des lieux de cultes, à l'instar du Saint Sépulcre en 1009, marquèrent les esprits tant en Orient qu'en Occident. Cette destruction en particulier constituera du reste l'un des éléments de propagande avancés pour justifier la première croisade.

d'Égypte peut en revanche être écartée⁶¹. En effet, l'étude du contexte épigraphique a démontré la sous-représentation du copte dans le sud de la péninsule⁶². Or, les populations monophysites d'Égypte utilisaient encore largement le copte dans leurs graffiti tout au long du Moyen Âge⁶³. En outre, les ermitages n'ont gardé aucun nom de leurs occupants⁶⁴, ce qui contraste avec les habitudes coptes relevées sur d'autres sites, pour qui ces abris constituent au contraire des lieux pour exprimer leurs dévotions et laisser une trace de leurs passages⁶⁵.

L'étude linguistique a démontré l'utilisation de formules très usitées dans le répertoire islamique, témoignant d'une appropriation des formules. La présence de datations en lettres grecques démontre également un certain savoir et c'est d'ailleurs pour cela que la présence de scribes a été suggérée. Bien évidemment, tous ces graffiti ne sont pas le fait de professionnels : certains semblent plus hésitants que d'autres, et attestent d'entreprises personnelles. Cette étude permet également de rendre compte d'un développement de formules chrétiennes types, apparemment communes aux différentes communautés chrétiennes. Ceci soulève la question de l'arabisation des formules : s'agit-il de traductions de formules anciennes ou de créations pour l'arabe ? Il est également intéressant de noter leurs permanences dans le temps puisque la plupart de ces formules sont encore usitées aujourd'hui⁶⁶.

Enfin, par l'analyse de l'onomastique, il a été démontré que ces chrétiens qui ont traversé le Sinaï au Moyen Âge portaient à 70 % des noms issus de répertoires arabes anciens et judéo-chrétiens communs. Rares sont les noms à consonances islamiques, seuls quelques emplois du nom 'Alī ont été relevés, qui pourraient renseigner sur une présence musulmane aux côtés de chrétiens. Cette utilisation courante des noms arabes peut témoigner de la volonté de s'intégrer dans un patrimoine arabe commun, ou encore être le fait de familles peu préoccupées par la signification des noms⁶⁷. Il sera important de poursuivre cette étude onomastique dans les sources melkites et tenter ainsi d'identifier certains personnages, ce qui permettrait, de fait, de dater plus précisément les graffiti de ce corpus exceptionnel.

61. Une brève étude du catalogue des manuscrits arabes présent au couvent de Sainte-Catherine a permis de mettre en évidence la rareté des écrits monophysites coptes. En effet, sur les 302 manuscrits qui ont été microfilmés et répertoriés, un seul manuscrit est classé dans la collection copte et il est daté du XIII^e siècle. Voir Atiya, Phillips, 1955, p. xxii et p. 10, n° 389 ; Kamil, 1970, p. 54.

62. Il d'ailleurs à noter que les inscriptions coptes relevées par Lepsius dans le Wādī Mukattab ont été datées du IV^e siècle. Voir Lenormant, 1859, p. 200.

63. Dekker, 2013, p. 132 ; Benazeth, 2013, p. 162 ; Ghica, 2013, p. 33.

64. Beaux, 2010, p. 105.

65. Ghica, 2008 ; Sauneron, 1972.

66. Lors d'une visite au Dayr al-Šuhadā', monastère copte d'Esna au sud de l'Égypte, dont les nombreux graffiti ne sont pas antérieurs au XIX^e siècle (voir Sauneron, 1967, p. 413), j'ai en effet pu remarquer que l'expression *Uḏkur yā rabb 'abdūka al-ḥāṭī fi-malakūt al-samawāt* avait été gravée.

67. Harrak, 1993, p. 289.

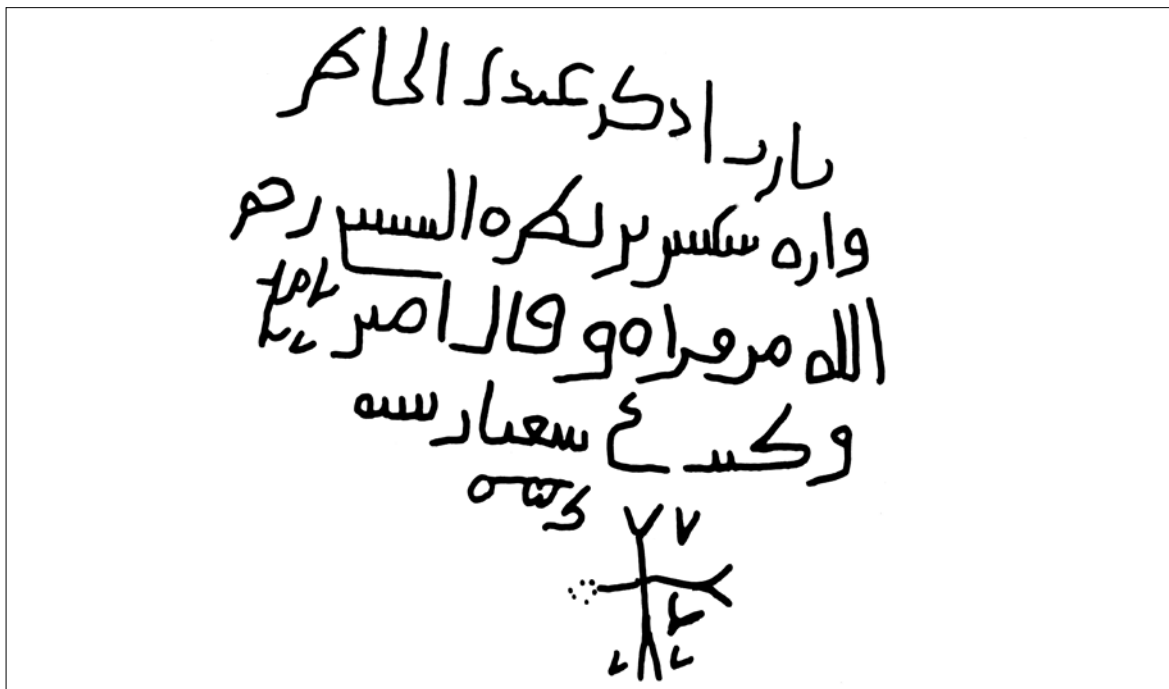


Fig. 4. Exemple n° 1 (d'après le fac-similé de Kawatoko *et al.*, 2006, p. 42).

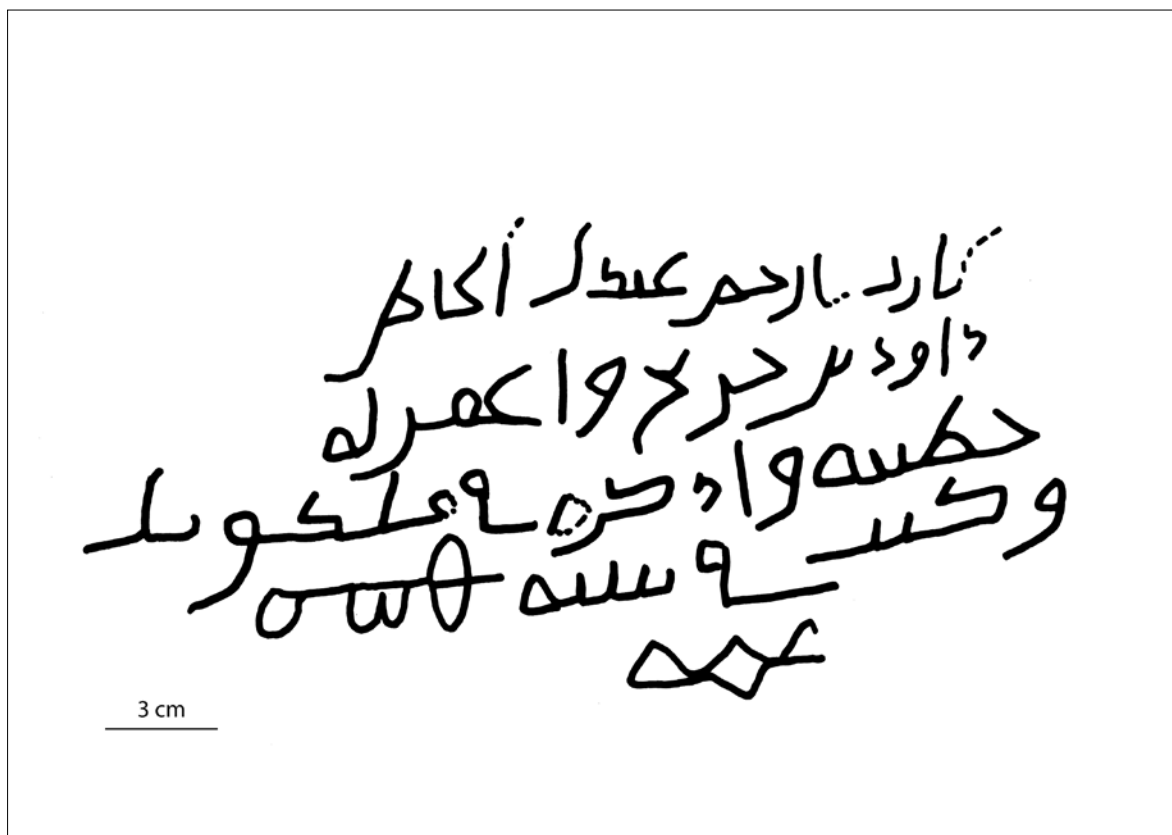


Fig. 5. Exemple n° 2 (d'après une photographie du DLIC).

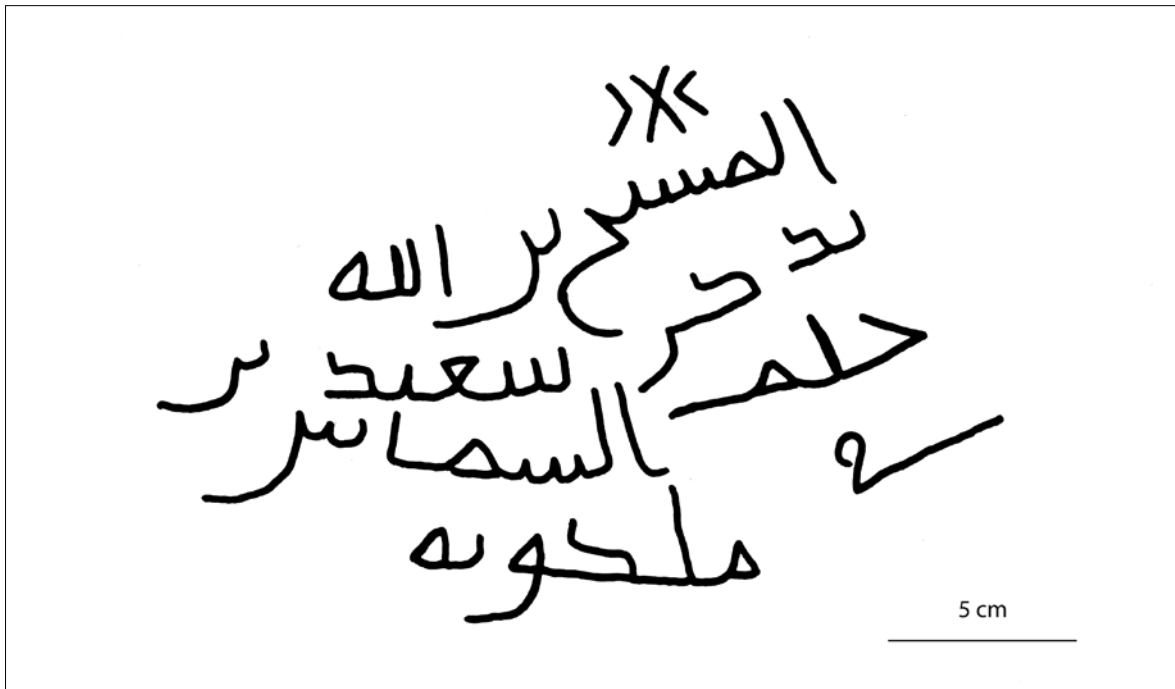


Fig. 6. Exemple n° 3 (d'après une photographie du DLIC).

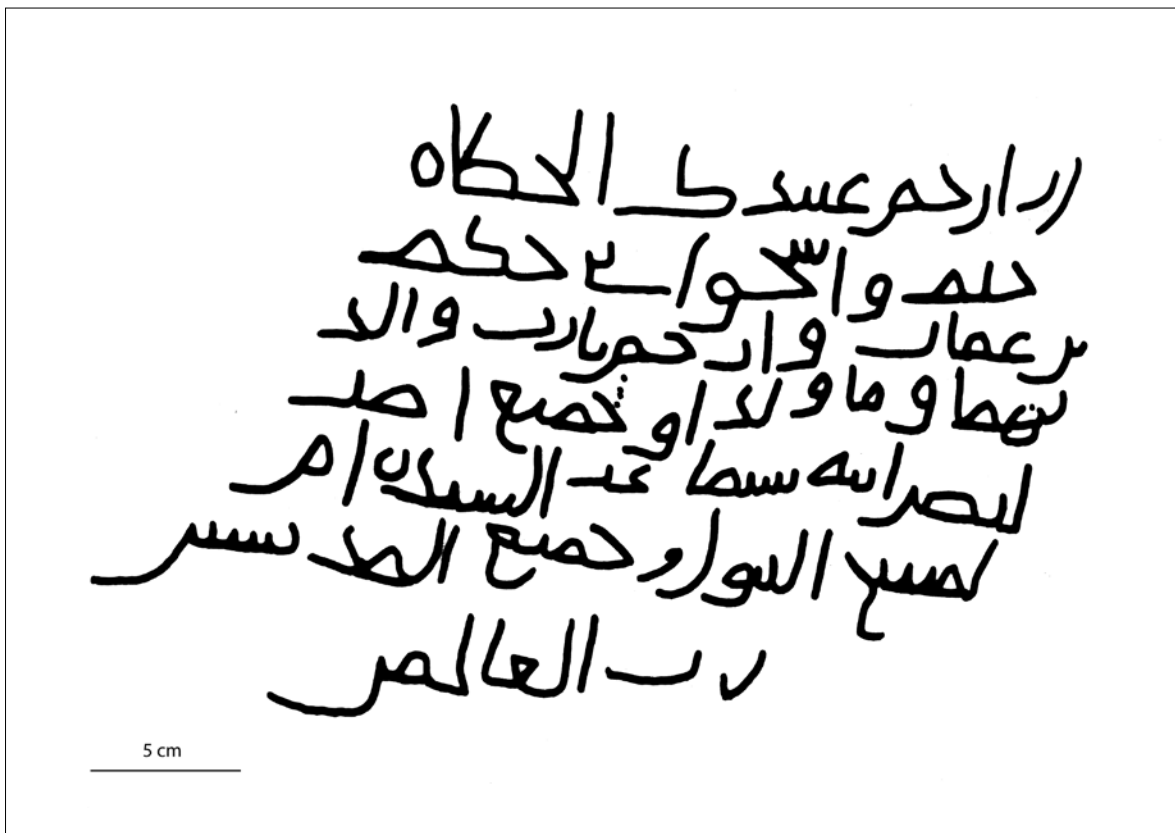


Fig. 7. Exemple n° 4 (d'après le fac-similé de Kawatoko *et al.*, 2006, p. 55).

Bibliographie

Instruments de travail

- Atiya, Aziz S., *The Coptic Encyclopedia*, Macmillan, New York, Toronto, 1991.
- Cross, Frank Leslie, *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, Oxford University Press, Londres, 1958.
- Dozy, Reinhart, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Brill, Leyde, 1877.
- EP² = *Encyclopédie de l'islam*, 2^e éd., 12 vol., Brill, Leyde, 1960-2007.
- Hinds, Martin & Badawi, El-Said, *A Dictionary of Egyptian Arabic: Arabic-English*, Librairie du Liban, Beyrouth, 1986.
- The Digital Library of Inscriptions and Calligraphies*, base de données en ligne, http://inscriptionslibrary.bibalex.org/presentation/InscriptionsHome.aspx?Lang=en&INS_ID=14, consulté le 1 juin 2017.
- The Rock Inscriptions Project*, base de données en ligne, <http://rockinscriptions.huji.ac.il/>, consulté le 2 juin 2017.
- Thesaurus d'Épigraphie Islamique*, base de données en ligne, <http://www.epigraphie-islamique.org/>, consulté le 20 mai 2017.
- al-Zubair, Mohammad, *Sultan Qaboos Encyclopedia of Arab Names*, Sultan Qaboos University, Oman, 1991.

Sources

- Coutelle, Jean-Marie Joseph, *Description de l'Égypte*, vol. 5, Imprimerie Impériale, Paris, 1809.
- Euting, Julius, *Sinaïtische Inschriften*, G. Reimer, Berlin, 1891.
- Grohmann, Adolf, *Arabic Papyri in the Egyptian Library*, Egyptian Library Press, Le Caire, 1934-1936.
- Lepsius, Richard, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopien*, Nicolai, Berlin, 1849 et 1859.
- Le Strange, Guy, *Palestine Under the Moslems: A Description of Syria and the Holy Land*, Alexander P. Watt for the Committee of PEF, Londres, 1890.
- Lottin de Laval, Pierre Victorien, *Voyage dans la péninsule Arabique du Sinaï et l'Égypte moyenne: histoire, géographie, épigraphie*, Gide, Paris, 1855.
- Pococke, Richard, *A Description of the East and Some Other Countries. Volume the First. Observations on Egypt*, W. Bowyer, Londres, 1743.
- Stickel & Verworn, « Arabische Felseninschriften bei Tôr » in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 50, 1, Deutsche Morgenländischen Gesellschaft, Leipzig, 1896, p. 84-96.

Études

- Atiya, Aziz Suryal & Phillips, Wendell, *The Arabic Manuscripts of Mount Sinai: A Hand-List of the Arabic Manuscripts and Scrolls Microfilmed at the Library of the Monastery of St. Catherine, Mount Sinai*, American Foundation for the Study of Man, The Johns Hopkins Press, Baltimore, 1955.
- Beaux, Nathalie, *Moïse et le Christ: rencontre au Sinaï*, Éditions du Cerf, Paris, 2010.
- Bénazeth, Dominique, « Le bassin fatimide du Musée Copte, inv. 5919, et sa surprenante provenance de Baouit » in Boud'hors, Anne & Louis, Catherine, *Étude copte XII, Quatorzième journée d'étude (Rome, 11-13 juin 2009)*, CBC 18, Paris, 2013, p. 151-168.
- Bourguet, Pierre du, *The Coptic Encyclopedia*, vol. 7, 1991, p. 2164, s.v. « The Cross ».

- Dekker, Renate, « An Updated Plan of the Church at Dayr Qubbat al-Hawa » in Gabra, Gawdat & Takla, Hany N. (éd.), *Christianity and Monasticism in Aswan and Nubia*, American University in Cairo Press, Le Caire, 2013, p. 117-136.
- Ducène, Jean-Charles, *Une description arabe du 4^e/10^e siècle du Mont Sinaï*, *AcOr (B)* 55, 4, 2002, p. 319-326.
- Eustache, Daniel, « Catalogue d'imprimés ou de manuscrits arabes. Onomastique ancienne », *BBF* 9, 1958, p. 619-628, [En ligne] URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1958-09-0619-002>, consulté le 21 mai 2017.
- Ghica, Victor, Marchand, Sylvie & Marangou-Lerat, Antigone, « Les Ermitages d'Abū Darağ revisités », *BIFAO* 108, Le Caire, 2008, p. 115-163.
- Ghica, Victor, « Les graffites arabes de la nécropole d'al-Bağawāt et de l'oasis d'al-Ḥārīğa entre les époques fatimides et ottomanes », *JCoptStud* 15, 2013, p. 29-42.
- Greenwood, Ned H., *The Sinai: A Physical Geography*, University of Texas Press, Austin, 1997.
- Harak, Amir, « L'influence du syriaque sur l'onomastique arabe chrétienne », *Parole de l'Orient (I-Revue)* 18, 1993, p. 275-289.
- Hobbs, Joseph J., *Mount Sinai*, American University in Cairo Press, Le Caire, 1995.
- Ifrah, Georges, *Histoire universelle des chiffres : l'intelligence des hommes racontée par les nombres et le calcul*, R. Laffont, Paris, 1994.
- Imbert, Frédéric, « Inscriptions et graffiti de Jordanie : quelques réflexions sur l'établissement d'un récent corpus », *QSA* 16, 1998, p. 45-58.
- Imbert, Frédéric, « Réflexion sur les formes de l'écrits à l'aube de l'Islam », *PSArabStud* 42, 2012, p. 119-128.
- Imbert, Frédéric, « L'Islam des pierres : l'expression de la foi dans les graffiti arabes des premiers siècles », *RMMM* 129, juillet 2011, [En ligne], URL : <http://remmm.revues.org/7067>, consulté le 15 mai 2017.
- Kamil, Murad, *Catalogue of All Manuscripts in the Monastery of St. Catharine on Mount Sinai*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1970.
- Kawatoko, Mutsuo, « One the Use of Coptic Numerals in Egypt in the 16th Century », *Orient* 28, 1992, p. 58-74.
- Kawatoko, Mutsuo, *Archeological Survey of Rāya/al-Ṭūr Area on the Sinai Peninsula*, CIAE-MECCJ, Tokyo, 2003.
- Kawatoko, Mutsuo, « Multi-Disciplinary Approaches to the Islamic Period in Egypt and the Red Sea Coast », *Antiquity* 79, 306, 2005, p. 844-857.
- Kawatoko, Mutsuo, *Archeological Survey of Rāya/al-Ṭūr Area on the Sinai Peninsula*, MECCJ, Tokyo; NCCAL, Koweït, 2007.
- Kawatoko, Mutsuo, Tokunaga, Risa & Lizuka, Masato, *Ancient and Islamic Rock Inscriptions of South Sinai*, ILCAA-GICAS, Tokyo, 2006.
- Kawatoko, Mutsuo & Tokunaga, Risa, « Arabic Rock Inscriptions of South Sinai », *PSArabStud* 36, 2006, p. 217-227.
- Labib, Mahfouz, *Pèlerins et voyageurs au mont Sinaï*, Ifao, Le Caire, 1961.
- La Borie, Guillemette de, « En Arabie saoudite, une découverte archéologique majeure », *La Croix*, août 2014, [En ligne], URL : <https://www.la-croix.com/Culture/Actualite/En-Arabie-saoudite-une-decouverte-archeologique-majeure-2014-08-01-1186882>, Consulté le 10 juillet 2017.
- Lagaron, Anna, *Graffiti arabes du Sud-Sinaï. Étude contextualisée du corpus établi par la mission archéologique Japonaise (2001-2005)*, Mémoire de master 2, Université Aix-Marseille, non publié, 2013.
- Lenormant, François, « Sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques (suite) », *JournAs* 13, 1859, p. 194-214.
- Leroy, Jules, « Les Églises Orientales » in Delumeau, Jean (éd.), *Histoire vécue du peuple chrétien*, vol. 1, Privat, Toulouse, 1979, p. 161-195.
- Leroy, Lucien, « Les couvents des Chrétiens, traduction de l'arabe d'al-Makrizi », *ROC* 3, Paris, 1908, p. 192-266.
- Manley, Deborah, Abdel-Hakim, Sahar & Bartlett, William Henry (éd.), *Traveling Through Sinai: From the Fourth to the Twenty-First Century*, American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2006.
- Maraval, Pierre, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient : histoire et géographie des origines à la conquête arabe*, Éditions du Cerf, Paris, 1985.
- Mayerson, Philip, « The first Muslim Attacks on Southern Palestine (A.D. 633-634) », *TPAPA* 95, 1964, p. 155-199.
- Mayerson, Philip, « The Pilgrim Routes to Mount Sinai and the Armenians », *IEJ* 32, 1, 1982, p. 44-57.
- Mouton, Jean-Michel, *Le Sinaï médiéval : un espace stratégique de l'islam*, PUF, Paris, 2000.

- Muṣṭafā, Muḥammad Ḥilmī, *al-Nuqūṣ al-kitābiyya al-‘arabiyya bi-ḡanūb Saynā’ fī al-qurūn al-sitta al-ūlā li-l-ḥiḡra/min al-sābi’ ḥattā al-tānī ‘aṣar al-milādī (min ḥilāl maḡmū‘at muḡarbaṣāt manāṭiq Ḡabal al-Nāqūs wa-Wādī Mukattab – Dirāsa āṭariyya fanniyya)*, thèse de doctorat non-publiée, faculté des Lettres, Université de Helwan, Le Caire, 2010.
- Negev, Avraham, *The Inscriptions of Wadi Haggag, Sinai*, Qedem 6, The Hebrew University of Jerusalem, Jerusalem, 1977.
- Nevo, Yehuda & Koren, Judith, *Crossroads to Islam: The Origins of the Arab Religion and the Arab State*, Prometheus Books, Amherst, New York, 2003.
- Rabino, Hyacinth Louis, *Le monastère de Sainte-Catherine du Mont Sinaï*, Royal Automobile Club d’Égypte, Le Caire, 1938.
- al-Rāṣid, S., *Kitābāt islāmiyya min Makka al-Mukarrama. Dirāsa wa-taḡqīq*, Maṭbu‘āt Maktabat al-Malik Fahd al-Waṭaniyya, Riyad, 1995.
- Renard, Xavier, *Les mots de la religion chrétienne*, Belin, Paris, 2008.
- Robin, Christian, al-Ghabbān, ‘Alī & al-Sa‘īd, Sa‘īd, « Inscriptions antiques de la région de Najrān (Arabie Séoudite Méridionale) : Nouveaux jalons pour l’histoire de l’écriture, de la langue et du calendrier arabes », CRAI 3 (juillet-octobre), Paris, 2014, p. 1033-1128.
- Rothenberg, Beno, « L’exploration du Sinaï » in Briend, Jacques (éd.), *La Terre sainte. Cinquante ans d’archéologie*, Bayard Compact, Paris, 2003, p. 1976-1989.
- Sauneron, Serge, « Fouilles d’Esna (Haute Égypte) : Monastères et ermitages », CRAIBL 3, III^e année, 1967, p. 411-418.
- Sauneron, Serge, Jacquet, Jean et al. (éd.), *Les ermitages chrétiens du désert d’Esna, I. Archéologie et inscriptions*, FIFAO 29, 1, Ifao, Le Caire, 1972.
- Sodini, J.-P., « Les routes de pèlerinage au Nord-Sinaï et au Négev » in Bonnet, Charles & Valbelle, Dominique, *Le Sinaï durant l’Antiquité et le Moyen Âge : 4000 ans d’histoire pour un désert. Acte du colloque « Sinaï » qui s’est tenu à l’Unesco du 19 au 21 septembre 1997*, Errance, Paris, 1998, p. 119-127.
- Sourdel-Thomine, Janine, *EP*, IV, 1978, p. 1144-1154, s.v. « *Kḥaṭṭ* ».
- Sourdel-Thomine, Janine, *EP*, V, 1980, p. 208-213, s.v. « *Kitābāt* ».
- Starcky, Jean, « Les inscriptions Nabatéennes du Sinaï » in Briend, Jacques (éd.), *La Terre sainte. Cinquante ans d’archéologie*, Bayard Compact, Paris, 2003, p. 1991-1999.
- Vroonen, Eugène, *Les noms de personnes en Orient et spécialement en Égypte. Noms musulmans, arabes, turcs. Noms chrétiens, arméniens, coptes, grecs, libanais et syriens, maltais. Noms israélites*, Le Scribe Égyptien, Le Caire, 1946.